

## La rencontre

Je suis arrivée dans les locaux des sœurs de Mère Teresa lors de mon premier voyage à Vârânasî.

Je ne l'ai tout d'abord pas remarquée. Elle était tout au fond, dans le coin le moins éclairé du dortoir, allongée et clouée au lit par une jaunisse qui donnait à sa peau une couleur foncée.

Les sœurs se sont occupées d'elle.

C'était la première fois que je me rendais dans ce lieu, la maison d'accueil des sœurs de la Charité, plus communément appelées « Sœurs de Mère Teresa ».

Une retenue spontanée s'était installée en moi. Je ne l'ai pas approchée.

Fournir les besoins en eau était mon travail. Pomper l'eau à la fontaine, remplir les seaux et les transporter jusqu'à la salle de bain était ce que m'avaient demandé les sœurs. La salle de bain n'en avait que le nom. C'était une grande pièce avec un trou et une rigole en qualité d'évacuation. Cette pièce servait de toilette, de w.c et de blanchisserie.

J'y suis restée une quinzaine de jours, puis je suis rentrée en France.

Touchée par la grâce divine, avec le désir de servir les plus démunis, cinq mois plus tard, je suis revenue dans ces mêmes lieux.

Rita avait changé de place. Elle résidait maintenant dans le dortoir de droite. Elle était guérie de sa jaunisse. Elle trônait sur le lit du fond, assise en tailleur, ses lunettes en équilibre instable sur le nez, un tricot dans les mains.

Ah oui, il faut que je vous explique.

Après une vie professionnelle qui avait détruit mon énergie pacifique, après avoir rencontré Dieu que j'appelai alors Shiva, Dieu de la trinité Hindou, après avoir vendu tous mes biens et m'être installée dans un petit village de la Drôme provençale, bref après une grande transformation dans mon existence, j'ai décidé de consacrer ma vie au service des plus pauvres.

Je suis arrivée dans la maison de Mère Teresa lors de mon deuxième voyage en Inde.

Le premier voyage avait été renversant.

J'étais allée dans le Kérala, dans l'ashram d'un célèbre gourou, Amma, femme sainte à mes yeux qui embrasse dans l'amour de Dieu et des hommes.

C'est là que j'ai décidé de venir en Inde pour y vivre six mois de l'année, longueur du visa accordé aux touristes.

Je suis arrivée à Vârânasî, Bénarès pour les anciens, en 2006. Deux voyages durant cette année-là, en mai et en octobre.

C'est en octobre que je l'ai vraiment rencontrée, assise sur son lit.

Sa peau bien que halée, n'était plus aussi foncée que lors de ma première visite. Ses cheveux grisonnaient. Ses yeux étaient bleu vif, son regard perçant, que dis-je, percutant.

Je sus plus tard qu'elle avait soixante-seize ans. Chacun des volontaires se souvient de l'éternel ouvrage qu'elle manipulait avec dextérité. C'était alternativement un tricot ou une broderie, commande faite au profit de ses nombreux fans.

Comme chaque matin, j'arrivais vers 6 h pour la messe célébrée dans la chapelle à l'intérieur des locaux de la maison. Les sœurs au nombre de six, y étaient immanquablement, de nombreux résidents également. La messe se passait dans un grand recueillement, favorisé par l'heure matinale.

Dès les premiers jours, j'avais remarqué qu'une sœur prenait une hostie en fin d'eucharistie pour la descendre dans un des

dortoirs. Je compris plus tard que le désir de Rita était d'avoir la communion chaque jour. Elle était très pieuse.

Elle ne pouvait se déplacer. Une fracture du col du fémur, non réparée, l'empêchait de se tenir debout. Elle régnait ainsi en reine mère sur le lit qui lui servait de trône et se faisait apporter une hostie chaque matin afin de rester en communion avec Dieu.

Oui je parle d'elle en ces termes car elle était autant débordante d'amour que d'autorité.

Son anglais était parfait, le mien plus que rudimentaire.

Comme toute nouvelle arrivée, je m'affairai à donner de mon temps avec une grande maladresse. Je courrai d'un côté à l'autre, en désordre, en m'épuisant naïvement. Mon désir de rendre service prédominait sur mon sens de la pratique.

Elle m'observait en souriant, en se moquant peut-être un peu. Son œil bleu me fixait avec perspicacité.

« Quel est ton nom ? », me dit-elle en anglais.

« Moi ? Je m'appelle Brigitte. »

L'assurance de son anglais et de son caractère me permit de comprendre que je n'étais pas en présence d'une de ces résidentes détruites, de celles qui ont perdu leur force intérieure face au choc de l'abandon.

Non, assurément, Rita n'était pas de celles qui se laissent abattre. Tout en continuant son ouvrage, de la pointe de son doigt elle m'indiquait avec générosité où se trouvait telle ou telle chose, ce qu'il fallait que je fasse.

Je restais au service des malades, sur les indications des sœurs et des employés, mais en elle j'avais un coach qui me guidait dans mon ouvrage.

Le travail terminé, j'ai voulu en savoir plus. Comment une femme éduquée, habillée à l'européenne s'était retrouvée dans une maison de mère Teresa. Cette maison était destinée à accueillir les plus démunis, ceux qui se sont retrouvés mourants dans la rue, suite à « un accident de la vie » comme certains le disent élégamment.

Je me suis assise sur le lit parallèle au sien, vide de toute occupante, non pas parce qu'il n'avait pas trouvé preneur, mais parce que sa locataire était valide et heureuse de participer aux activités de la maison.

« Comment allez-vous Rita? »

Question très risquée lorsque l'on sait que l'on est en face d'une personne n'ayant pas choisi son lieu de résidence, invalide et dépourvue de toutes possessions terrestres.

Mais, bon ! J'ai eu droit à un « ça va ».

La conversation s'engagea alors. Elle était très bavarde. Elle était habituée à employer des mots simples. Malgré cela je ne compris que la moitié.

Peu m'importait alors, elle était séduisante d'humanité. J'ai aimé à être séduite par elle.

Au fil des années qui défilèrent, six exactement, elle m'a raconté sa vie.

## Rita adulte

Ce jour-là la sœur m'a appelée, me racontait Rita.

– Tu veux te marier Rita ?

– Oui ma sœur. C'est le souhait de toutes les jeunes filles.

– Nous allons te chercher un bon mari. Tu sais que pour une Anglo-Indienne comme toi, ça n'est pas si facile. Et puis, tu n'as plus de famille, tu n'as pas de dot.

– Je le sais ma sœur, mais je sais aussi qu'avec l'aide de Dieu cela pourra se faire.

– C'est d'accord Rita, nous te présenterons prochainement de bons futurs maris.

À l'âge de dix-sept ans, elle était dans une pension de jeunes filles. Terme très élégant pour ne pas dire orphelinat tenu par des sœurs.

Elle vivait alors à Bangalore. Les journées étaient heureuses. Assurément, son caractère quelque peu explosif, lui a valu de nombreuses querelles avec ses camarades, mais sa dévotion lui donnait le goût du bonheur. Elle n'aimait pas que l'on vienne contrecarrer ses désirs. Elle n'a jamais su freiner ses envies de donner des ordres. Elle avait un profond respect pour les sœurs. Elle voyait en elles la présence de Dieu. Elle savait se faire aimer d'elles.

Sa force de caractère lui a permis d'avoir des responsabilités.

« Je n'aimais pas me complaire dans ces jeux de midinette » disait-elle.

« Je préférerais travailler avec la supérieure ou les sœurs responsables ».

Elle avait été mature avant l'heure. Elle voulait vivre en insoumise. Son éducation, qu'elle avait bien acceptée, lui a rapidement fait comprendre qu'il était préférable de faire ami avec ceux qui avaient le pouvoir.

Sa scolarité a semble-t-il était brillante. À plus de soixante-dix ans, on pouvait très facilement remarquer son esprit vif et son espièglerie.

Elle devint professeure des écoles.

Alors que la supérieure cherchait un bon parti pour notre jeune Rita, les sœurs venaient faire leurs petites enquêtes.

– Comment imagines-tu ton mari ?

– Je voudrais un anglo-indien comme moi. Les Indiens sont trop bruts. Mon père m'a donné une éducation d'Irlandaise et je veux retrouver leur façon de vivre.

– Je crois que la grande sœur (c'est-à-dire la mère supérieure) a trouvé un homme très gentil. Il est d'une famille très chrétienne.

– Mais est-il indien ou mélangé.

– Il est indien, du Kérala.

– Non ma sœur, je n'en veux pas, je veux un anglo-indien.

– Bon on ne te forcera pas. Je vais le dire à grande sœur. »

En Inde, dans les années 1950, les mariages étaient des mariages arrangés. Il ne faut pas confondre mariages arrangés et mariages forcés. Ces derniers existent mais ne forment pas la majorité des unions. Les mariés sont consultés. Toutefois, ils font connaissance avec leur conjoint le jour de leur mariage pour certains, pour d'autres, quand ils sont enfants.

Le choix des futurs mariés se fait sur des critères moraux, en fonction de l'appartenance à des castes, sur des sympathies entre les parents.

Le montant de la dot et la richesse du fiancé sont des éléments importants. La jeune mariée ira vivre dans la famille de son mari, et ce pour le restant de ses jours.

Après plusieurs tentatives refusées par Rita, Sœur Véronique lui proposa un autre parti, bon à ses yeux.

« Nous avons trouvé un homme qui veut t'épouser.

– Ah ! J'espère qu'il est Anglais, ou Irlandais.

– Non, il est de mère indienne et de père allemand.

– Ah !!??

– Son père est venu il y a de nombreuses années en Inde pour son travail. Il était dans l'industrie. Édouard et sa sœur sont nés en Inde, à Bangalore et sont restés avec leur mère à la mort prématurée de leur père.

– Et aujourd'hui, que fait Édouard.

– Il travaille dans l'administration.

– Il n'est plus étudiant ? »

À ce moment-là, Rita comprit que l'âge de son futur mari était nettement supérieur au sien.

– Non, il n'est plus étudiant car il travaille depuis plus de vingt ans.

– Ah !!??

– Il est plus vieux que toi. Il a trente ans de plus, il a quarante-sept ans.

– ??!!

– Tu dois réfléchir avant d'accepter. De plus, il n'est pas catholique, il est protestant. »

Sans trop de recul, Rita s'est enthousiasmée à l'idée de retrouver un homme blond aux yeux bleus comme son père, du même âge et chrétien.

Quelques jours plus tard :

– Oui ma sœur, je veux épouser cet homme-là.

– Réfléchis Rita, je reviendrai demain te le redemander.

C'était déjà réfléchi. Le seul homme qu'elle avait aimé était son père, le seul qui l'avait aimée était son père. Elle voulait un

homme qui était une copie conforme, elle venait de le trouver grâce à ses sœurs religieuses.

Le rendez-vous fut pris quelques semaines après.

Nul n'avait éprouvé le besoin de vérifier que la femme qui avait accompagné la vie d'Édouard jusqu'alors, de façon illégale, selon le terme employé en ces temps, était bien partie.

Rita, emportée par sa naïveté, confiante dans le jugement des sœurs, elles-mêmes heureuses de pouvoir faire le bonheur de leur petite espiègle, s'est réjouie à cette idée.

L'affaire a été décidée pour le bien de tous.

C'est ce qu'il fallait voir à ce moment-là.

Une jeune fille sans dot et sans famille était difficile à marier. Une jeune fille célibataire, qui avait dépassé vingt-cinq ans était vouée à un destin incertain.

Rita avait été dans un institut religieux, référence de choix pour beaucoup. C'était un atout.

Les jeunes filles célibataires de ces pensionnats, qui avaient coiffé sainte Catherine avaient toujours leurs places dans l'établissement ou dans d'autres établissements amis. Elles devenaient religieuses, professeures, comptables, cuisinières ou autres professions utiles dans l'établissement.

En toute circonstance, elles n'étaient jamais mises dans la rue comme j'ai pu l'entendre de la part d'orphelines françaises, qui étaient passées par les services de la DASS.

Nulle jeune fille n'était retenue de force, mais nulle n'était laissée pour compte. Beaucoup ont évité un destin qui les aurait amenées vers une vie peu louable. Les femmes ayant alors une place réservée au rôle d'épouse.

L'entrevue avec Édouard fut rapide. Rita avait mis ses habits anglais.

Elle n'avait que des habits anglais. Elle a toujours refusé le sari ou ensemble tunique pantalon bouffant. Non tout ceci n'était pas pour elle.



Ces yeux bleus faisaient oublier son teint mat. Elle était Anglo-Indienne vêtue à l'anglaise.

Pour ce jour mémorable, celui de la première rencontre avec son futur mari, elle choisit les plus beaux de ses vêtements. Chemisier blanc avec manches courtes bordées de dentelle. Jupe plissée qui couvrait les genoux sans atteindre les mollets. Un fichu bleu ciel sur ses cheveux châtons. Un châle sur ses épaules.

Elle s'est assise de profil. Une jeune fille bien éduquée ne regarde pas de face un homme qui la désire. Elle ne manquait pas de tourner légèrement la tête, d'observer son futur fiancé de ses yeux coquins dès que la grande sœur avait le dos tourné.

Édouard a marqué un petit temps amusé. Un sourire s'est dessiné sous sa moustache blonde, blanche. Il fut conquis. Il en était certain, elle partagera les instants de son futur.

Rita était séduite. Elle avait compris qu'Édouard était déjà amoureux de ses espiègeries. Elle aimait la possibilité de devenir Madame, et de porter un nom qui n'était pas indien. Le reste allait suivre, l'amour pour son futur mari n'était pas au centre de son intérêt.

Le mariage eut lieu quelques mois après. Peu de fioriture. Les camarades d'internat, représentantes de la famille de Rita étaient présentes. Quelques rares amis pour Édouard qui avait rompu les liens avec ses proches.

– Mes camarades sont venues, la grande sœur le leur avait demandé. Je n'avais pas d'amis, et je n'en ai toujours pas, m'a-t-elle dit.

Elle savait donner de son affection. Ses relations étaient basées sur une hiérarchie de dominant-dominé. Elle aimait ses supérieurs et ceux qui la servaient. Ses égaux, ses camarades ne l'intéressaient pas.